



PARIS-CRINOLINE

REVUE EN TROIS TABLEAUX

M. ROGER DE BEAUVOIR

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 12 JANVIER 1858.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

GASTAGNOL, paysan landais.....	MM. LAURENT.	LA CHRONIQUE	} Mlles MILLA.
LE BOURGEOIS DE PARIS.....	HOSTER.	LA VENDANGE	
PARIS-CRINOLINE.....	CONSTANT.	LA CLOSERIE DES LILAS	
L'HOMME AFFICHÉ		UN ENFANT TERRIBLE	
LE CHEVAL DE BRONZE }.....	PHILIBERT.	MARGOT	} PAULINE XIMENÈS.
UN TITI		LE GYMNASE	
L'ESPÉRANCE DE LA BELLE GABRIELLE		JACQUES CHIPARD	
ET DE L'ODÉON.....	RIGA.	LA REINE TOPAZE	
PAILLASSE.....	RICHER.	LOUISE MILLER	} LAURE.
UN BALAYEUR, UN COCHER.....	MARTIN.	LE DUEL DE PIERROT, tableau de Gérôme.	
L'HOMME SANS TÊTE.....	MERCIER.	Exposition de 1857.	
LA FÉE ÉPINGLE.....	Mlles ADORCY.	LES JUPONS DE SINCÉRITÉ, nouvelles sus-	
LA CARTE DU RESTAURANT. }.....		pensions aériennes, mode de l'an prochain.	
FIGARO		LE BALLET DES PETITS AGNEAUX, exécuté	
GENTIL-BERNARD	ANÉLIE.	par tous les artistes de la pièce.	

S'adresser, pour la mise en scène à M. CONSTANT, et pour la musique à M. ALEXANDRE ARTUS, chef d'orchestre du théâtre.

— Droit de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

PREMIER TABLEAU.

Un coin de la rue de Rivoli. Il fait petit jour ; le théâtre est encore obscur.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER BALAYEUR, se reposant la main sur son balai.

Si ce n'est pas guignolant!... Moi, balayeur, rue de Rivoli, après avoir été jadis saute-ruisseau chez un huissier! Balayer le macadam! Ah! fi!

Air : *Tenez, moi, je suis un brave homme!*

Ce n'est pas gai d'être tout' la s'maine
Balayant, l'hiver, l'été:
Dans tout autr' état on s' promène,

Moi je n' vois plus qu' du mond' crotté.
Mais d'avant ces dames je m'incline :
Elles partagent mon emploi...
Avec leurs robes crinoline,
Elles balayent plus que moi!

C'est que c'est vrai ; nous pouvons, grâce à elles, nous croiser les bras... Leur en faut-il à présent du volant et de la doublure ! (Regardant à gauche.) Quel est ce bonhomme avec sa lanterne?... Un nouveau Diogene... peut-être?... En voilà un qui se lève de bon matin. (il continue de balayer.)

SCÈNE II.

LE BALAYEUR, LE BOURGEOIS DE PARIS.

LE BOURGEOIS, avec précaution et sa lanterne à la main.
Je me suis esquivé furtivement de mon domicile... Babet m'a-

avait donné mon bonnet de nuit et mon lait de poule, mais je lisais ce journal et je n'y ai pas tenu...

LE BALAYEUR, à part.

La bonne tête pour une enseigne de marchand de bas ! (il s'éloigne.)

LE BOURGEOIS.

Le Monde illustré! Cette seule gravure a produit sur moi un effet mirobolant! *La Bataille des crinolines!* Qu'est-ce que ça peut être? J'en suis resté aux batailles des Pyramides. J'habite le marais depuis soixante ans! qu'est-ce qui peut se passer de curieux dans cette bonne ville en 1857... l'année de la comète!... Ma foi, comme le rat de ville, me voilà sorti de mon fromage!..

Air des *Gueux*.

Bourgeois, (bis.)

Où j'étais bourgeois,

Bourgeois

D'autrefois,

Je sais mes droits.

Au vieux temps de notre histoire

Dès de titre on s'honorait,

Bourgeois, vous pouvez m'en croire,

Ce nom seul vous décorait!

Bourgeois, (bis.) etc.

J'ai vu grossir mes tablettes...

Et je pourrais publier

Aussi mes œuvres complètes;

Mais ça ferait trop crier.

Bourgeois, (bis.) etc.

Mon frac est large et commode,

Riant du : Qu'en dira-t-on,

Je me moque de la mode

Sous mon bonnet de coton.

Bourgeois, (bis.) etc.

SCÈNE III.

LE BOURGEOIS, PARIS-CRINOLINE.

PARIS-CRINOLINE, survenant à pas de loup et soufflant la lanterne du bourgeois.

On n'a pas besoin de lanterne en plein jour, regarde! (il trace un cercle en l'air avec sa badine, le décor s'éclaircit.)

LE BOURGEOIS, ébahi.

Déjà le jour!

Air de *Psyché*.

Quel air pur se répand

Sur la ville charmée!

Quelle toile animée!

Quel doux saisissement!

Mes yeux restent surpris!

Ma ville sans pareille,

Réponds : Qui te réveille?

PARIS-CRINOLINE, se dégageant de son manteau.

Paris! (bis.)

LE BOURGEOIS:

Mais qui êtes-vous donc?

PARIS-CRINOLINE.

Je suis Paris-Crinoline, pour vous servir, parlez. Désirez-vous pénétrer dans les officines de la mode? Voyez, tout est ample, étoffé chez moi!... Regardez plutôt mon prospectus! (Entrée de femmes crinolines en toilettes tapageuses.)

PERDITA, à la tête des crinolines.

Voilà le prospectus demandé.

LE BOURGEOIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PARIS-CRINOLINE.

C'est mon escadron volant.

LE BOURGEOIS.

De volants, vous voulez dire?

PARIS-CRINOLINE, au bourgeois.

Air : *Pourquoi me réveiller?*

Voyez, considérez,

Mon vieux *tablette mode*

Commode!

Voyez, considérez,

Bonhomme, et surtout admirez!

Nos grand'mères, je croi,

Savaient bien la puissance

Des cerceaux d'autrefois...

On s'y cachait à trois.

Commandeurs, chevaliers,

Robins, gens de finance,

Fondèrent les premiers

Le règne des paniers.

C'était vraiment

Charmant:

Grâce à cette antique

Rubrique,

On pouvait prudemment

Du moins escamoter l'amant.

Quand un époux

Jaloux

Se mettait en colère,

Pendant qu'il tempêtait,

Pendant qu'il s'emportait,

Galment

Et gentiment,

Une femme légère

Cachait le délinquant

Sous son large volant.

On mentait,

C'est parfait,

Puis, l'on racontait

Mainte

Feinte

A l'époux qu'on calmait,

Et qui jusqu'à demain rouflait!

Grâce à nous, aujourd'hui,

Grâce à la crinoline,

Nous obtiendrons souvent

Un pareil dénoûment!

Renter ses progrès,

Cette mode divine,

C'est nier le succès!

C'est n'être pas Français..

J'entends crier hier :

« O ciel! une femme se note!.. »

Voyez un peu ma joie,

Et combien je dus être fier!

Elle avait un jupon,

O chance! en crinoline...

Providence divine!

Son jupon

Fait ballon.

Elle échappe à la mort,

Et le soir, cette femme

Me fait une réclame

Dans la *Press* et le *Nord!*

(Parlé et avec l'emphase d'un charlatan.) D'abord la crinoline s'est glissée timidement dans les familles; peu à peu son empire s'est agrandi. J'ai vaincu sur toute la ligne! Cerceaux gigantesques, volants féroces, cages colossales, jupes, sous-jupes mirobolantes;

« La mère a prescrit les cerceaux à sa fille! »

Reprise de l'air.

Voyez, considérez! etc.

LE BOURGEOIS.

C'est renversant! c'est épaffant!

SCÈNE IV.

LES MÈNES, LA FÉE ÉPINGLE.

LA FÉE ÉPINGLE, au bourgeois.

Un instant, n'admire pas trop! tout ce qui reluit n'est pas or!

PARIS-CRINOLINE.

La Fée Épingle! ma rivale!

LE BOURGEOIS.

Elle est gentille, ma foi!

LA FÉE ÉPINGLE.

Air : *Mousse! Mousse!*

Moi je pique, moi je pique;

À bien piquer je m'applique;

Moi je pique,

Moi je pique

Faux jupons

Et faux ballons!

À toi, Paris-Crinoline,

À toi j'offre ce cartel,

Défends-toi, ma javeline

Porte un coup sûr et mortel!

Moi je pique, etc.

(au bourgeois.)

Tu dois être philosophe,

Évite donc tes travers!

(montrant Paris-Crinoline.)

Il va te montrer l'étoffe,

Je te montrerai l'ouvrage!

Car je pique,

Oui, je pique,

À bien piquer je m'applique,

Oui, je pique (bis.)

Faux jupons

Et faux ballons!

Piquons chaque fausse gloire,

Chaque succès décevant,

Des ballons que doit-on croire ?
C'est qu'il n'en sort que du vent !
Moi je pique,
Moi je pique, etc.

(Parlé, à Paris-Crinoline.)

Guerre ouverte entre nous deux, guerre à mort !

LE BOURGEOIS, effrayé.
Bon ! me voilà le témoin d'un duel !

PARIS-CRINOLINE, au bourgeois.
Rassure-toi, les originaux que tu verras défilier tout à l'heure
ici seront ma réponse à d'aussi injustes attaques...

LA FÉE ÉPINGLE.
Eh bien ! soit ; gonfle tes ballons : moi je me charge de te les
dégonfler !

LE BOURGEOIS.
Bravo !... Ah ! bravo ! ça m'amusera... un tournoi en pleine
rue ! je serai juge du camp !

PARIS-CRINOLINE.
D'abord voici madame la Chronique !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA CHRONIQUE.

(Elle est armée d'une béquille d'or et vêtue d'une jaquette de postillon.)

LE BOURGEOIS.
A-t-elle l'air effronté !

LA CHRONIQUE.

Air nouveau de M. POIZ.

Je vis le jour en Belgique,
Mais j'ai, parmi vous,
Grandi ; je suis la Chronique,
La terreur de tous !
Je suis la petite-fille
D'un auteur fameux,
Mon sceptre, c'est la béquille
Du Diable boiteux.

Indiscrete,
Je caquette

Sur tous les travaux ;
Dans le monde,
Moi je fronde

La prose et les vers.
Vive et prompte,
Je raconte

Tout ce que j'entends ;
On s'amuse
De ma muse,

Malgré ses cent ans.
Mais que dis-je ?
O prodige !

Ma muse a deux fois
La centaine ;
Et, sans peine,

Souvent aux abois,
Je ramasse
Et je place

Dans mon bric-à-brac,
L'anecdote
Qui radote

Les mots d'almanach !
Que m'importe ?
Je suis forte,

Car j'ai le succès !
Je suis fière !
Chiffonnière

De l'esprit français ! (bis.) etc.

LA FÉE ÉPINGLE.
C'est-à-dire que vous racontez tout ?

LA CHRONIQUE.
Tout ce que je sais.

LA FÉE ÉPINGLE.
Et même tout ce que vous ne savez pas !

LA CHRONIQUE.
Par exemple !

LA FÉE ÉPINGLE.

Air :

Vous avez de l'esprit, ma mie,
Et du plus neuf, et du plus rebattu !
Pourquoi faut-il que votre raillerie
Atteigne tout, l'honneur et la vertu ?
Car trop souvent, troublant une famille,
Vous révélez de bien tristes débats,
Et Le Sage ne voudrait pas
Reprendre à ce prix sa béquille ! (bis.)

LE BOURGEOIS.
Bien rivé ! La Chronique a son clou.

LA FÉE ÉPINGLE.

Qu'elle garde sa béquille, la boîteuse qu'elle est, et nous
laisse !.. (Elle la pique du bout de son épingle.)

LE BOURGEOIS.

Bon voyage, madame la Chronique !

CHOEUR.

Air de Dumollet.

Bon voyage ! et prenez les eaux,

Pour la Belgique

Ou bien pour l'Amérique ;

Bon voyage ! mais aux journaux,

Il faut donner au moins des faits nouveaux !

(La Chronique sort furieuse.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES GRANDES AFFICHES, puis LA CARTE DU
RESTAURANT.

L'AFFICHEUR.

Air :

Je suis le grand afficheur
Des affiches de théâtres,
A mes lecteurs idolâtres,
J'en fais voir de tout's couleurs !
Les grands succès que j'affiche
Peuvent paraître mauvais,
En les affichant j' m'en fiche,
J'affiche plus que jamais !

REPRISE.

Je suis, etc.

LE BOURGEOIS, voyant les Grandes-Affiches.

Malpeste ! quelles affiches ! (il met ses lunettes.) et quelles grosses
lettres !...

LA GRANDE AFFICHE, se tournant et se retournant.

Du haut en bas,

C'est admirable, je vous guide,

Du haut en bas,

Combien ça vous épargne d' pas !

De tous les succès je décide...

LA FÉE ÉPINGLE.

Vous raillez, votre affiche est vide

Du haut en bas.

L'AFFICHEUR.

Comment ? elle est vide !

LE BOURGEOIS

Permettez... elle est vide... j'y vois beaucoup de choses.... la
représentation est bien composée... MM. Samson, Beauvallet,
Geoffroi, madame Plessy, mademoiselle Augustine Brohan, la
Comédie-Française enfin !

LA FÉE ÉPINGLE, touchant l'affiche de sa baguette.

Pardon... lisez toujours la petite ligne qu'on ne voit jamais.

LE BOURGEOIS, lisant.

M. Cabassol imitera dans leurs principaux rôles : MM. Sam-
son, Beauvallet...

L'AFFICHEUR, continuant.

Toute la Comédie-Française.

LE BOURGEOIS.

Ah ! diable, ce n'est pas la même chose !

L'AFFICHEUR.

Roustissure !

LA FÉE ÉPINGLE.

Crinoline !

LE BOURGEOIS.

Allons ! je me rattraperai sur la musique : la *Dame blanche*,
musique de Boïeldieu.

LA FÉE ÉPINGLE.

Lisez toujours la petite ligne : la musique a été supprimée
comme nuisant à l'action et à la vivacité du dialogue.

LE BOURGEOIS.

Diabli de petite ligne ! il y a bien du déchet dans tout ça ;
comme c'est commode pour ceux qui ont la vue basse !..

LA FÉE ÉPINGLE.

Crinoline !

L'AFFICHEUR.

Roustissure !

LE BOURGEOIS, lisant.

La *Forêt périlleuse*, par tous les comiques de Paris.

LA FÉE ÉPINGLE, même jeu.

Ce qui veut dire le deuxième acte de la *Forêt périlleuse*, tel
qu'il a été joué il y a sept ans par tous les comiques de Paris.

LE BOURGEOIS.

Qu'est-ce qui le jouera ? aujourd'hui !

LA FÉE ÉPINGLE.

M. Cabassol.

LE BOURGEOIS.

Toujours M. Cabassol! au moins j'aurai un ballet; lisez ceci : pas de danse.

LA FÉE ÉPINGLE, même jeu.

Tous les danseurs et toutes les danseuses étant atteints de la grippe, il n'y aura pas de danse.

LE BOURGEOIS.

Pas de danse! il n'y en aura pas! oh! les scélérats!

L'AFFICHEUR.

Ah ça! mais, vous nous annoncez tout ce que vous ne donnez pas... et ce que vous donnez?

LA FÉE ÉPINGLE.

Ils ne donnent rien.

PARIS-CRINOLINE.

Mais aussi, vois : le prix des places ne sera pas augmenté.

LE BOURGEOIS.

Il ne manquerait plus que ça! peut-on se jouer ainsi du public? Ah! mesdames les Grandes-Affiches, on se passait de vous dans mon temps et les théâtres n'en allaient pas plus mal.

Air : *Vive la lithographie!*

Heureux jours du mélodrame,
Ah! le bon temps que c'était!
Et, sans faire de réclame,
Quels succès on affichait!
On y voyait des brigands
Barbus et le sabre aux dents;
Une femme s'y battait
Contre tous au pistolet.
On tremblait, lorsque le traitre,
La plume au vent, l'air hautain,
Entrait par une fenêtre,
Car c'était monsieur Tautain.
Ah! dans les combats à quatre,
Il fallait le voir se battre,
De sang les deux bras rougis,
Terrassant tous les bandits!
C'est alors que dans la salle
Courait un frémissement,
Quand la pièce et la morale
Arrivaient au dénouement.
Le maréchal Luxembourg,
De monsieur Pirécourt,
Jean Sbogard et Fitz Henry,
Beaux jours de monsieur Marty!
Heureux temps du mélodrame!
Quels succès on obtenait!
Mais à présent, dans le drame,
Dites-moi ce qui se fait?
A peine, en ce jour ingrat,
Si l'on voit un scélérat.
On ne pleure plus, hélas!
Comme on pleurait dans *Calas*.
Puis, au lieu de fusillades,
Ce ne sont que des seigneurs;
On n'entend que des tirades,
Et l'on nous fait des *Viveurs!*
Les combats sont enfoncés!
Il nous faut, froissés, pressés,
Dans vos ouvrages nouveaux,
Avaler vingt-huit tableaux!
Heureux jours du mélodrame!
Ah! le bon temps que c'était!
Et, sans aucune réclame
Quels succès on affichait!

Allons, qu'on la fiche à la porte cette Grande-Affiche-là!

PARIS-CRINOLINE, à la Carte du restaurant s'avancant : elle porte un bonnet de bulasons d'écrevisses et une veste de petit maître.

Qui êtes-vous?

LA CARTE DU RESTAURANT.

Je suis la carte de restaurant.

LE BOURGEOIS.

Bon! la carte à payer! diable! le quart d'heure de Rabelais!.. déjà!

LA CARTE DU RESTAURANT, avec vivacité.

Voyez, Monsieur, faites-vous servir!... à 2 fr., 3 fr., 5 fr. 1 fr. 50 même.

LE BOURGEOIS.

Voyons un peu!.. montrez-moi les cartes de vos pratiques!..

LA CARTE DE RESTAURANT, déployant une toile.

Voilà!... cabinet particulier, salon n° 0
Anguille et côtelettes..... 2 50
Salsifis..... 1 50
Fromage et dessert..... 1 00

LE BOURGEOIS comptant sur ses doigts.

Total : cinq francs, drôle de déjeuner!

PARIS-CRINOLINE.

Déjeuner de clerc de notaire.

LE BOURGEOIS.

Oui, mais ce n'est pas cher.

LA CARTE DE RESTAURANT.

N'est-ce pas?

LA FÉE ÉPINGLE au Bourgeois.

Vois la note cependant, elle est de quatorze francs!

LE BOURGEOIS.

Comment cela?

LA FÉE ÉPINGLE.

Additionne!

LE BOURGEOIS, mettant ses lunettes et lisant.

« Cabinet n° 9. » (A part.) Un cabinet neuf, voyez-vous le gail-lard!

	Cabinet n° 9
Anguille et côtelettes.....	2 50
Salsifis.....	1 50
Fromage et dessert.....	1 00
Total.....	14 00

C'est drôle!... comme ancien bonnetier... j'ai passé ma vie dans les calculs, mais celui-ci... (il additionne encore.)

LA FÉE ÉPINGLE, touchant la carte de sa baguette.

Regarde!

LE BOURGEOIS.

Diab! j'y vois clair! Les gueux! les brigands! ils ont compté le numéro du cabinet dans la carte!

LA FÉE ÉPINGLE.

Et celle-ci donc! (Une carte en calicot imprimé descend des frises.)

PARIS-CRINOLINE.

Ah! c'est un souper de jeunes polkas!

LE BOURGEOIS.

Que vent dire ce mot?

PARIS-CRINOLINE.

Polkas ou *gandins*, tous les deux se disent... Ce sont les dandys, les viveurs de ce temps-ci.

LE BOURGEOIS.

Je ne fréquente pas ces gens-là... Voyons comme ils soupent.. (Lisant.)

« Potage aux nids d'hirondelles.....	30 00
« Barbue aux fines herbes.....	25 00
« Pâte d'amande et poudre de riz.....	15 00

Nous ne mangions jamais de ça quand j'étais jeune.

« Coupé oublié depuis deux jours par made-moiselle Perdita.....	60 00
---	-------

(A part.) En voilà un plat cruel à payer!

« Ecrevisses à la bordelaise.....	43 00
« Un piano pour ces dames.....	30 00
« Deux soufflés vanille.....	20 00
« Journaux divers, le <i>Pays</i> , le <i>Figaro</i> , etc....	15 00

(Part.) Les brigands!

« Enfin, dessert 32 francs, ci.....	32 00
« Un savon pour les mains.....	3 00
« Café et liqueurs.....	25 00
« Une pêche de nuit.....	5 00
« Total.....	305 00

Voilà qui n'est pas bon marché! c'est surtout cet article : une pêche de nuit, que je ne peux pas digérer!... J'ai été sou-vent à la pêche de nuit!... et c'était moins cher! Mais il n'y a rien donc de vrai sur terre!

LA FÉE ÉPINGLE.

Si fait; l'année 1857 a eu beaucoup de bonnes choses : quand ce ne serait que la vendange... La voici!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA VENDANGE 1857.

LA VENDANGE, en robe couverte de pampres; elle est suivie de ses ven-dangeuses.

Moi-même! avec mon bataillon de vendangeuses!

Air : *Du vin à quat' sous.*

Du vin! c'est par ce divin jus
Qu'on a fait un roi de Bacchus;
Venez, bacchantes, versez-nous
Son nectar aux charmans glouglou!

LE BOURGEOIS, parti.

La belle enfant!

LA VENDANGE.

Air nouveau de M. DUBREUIL.

Ah! que le vin de cette année
Me met donc le cœur en gaité!
Vive le jus de Romanée!
Rien de meilleur pour la santé!
Ça, qu'ici tout renaisse!
En avant! chantons!

Dansons!
Vive la jeunesse!
Mes flacons
Sont longs!
Vive la jeunesse! etc.

II.

Oui, l'on dirait que les vendanges
S'étendent en grappes de feu;
Car les vendangeurs sont les anges,
Et le pressoir vient du bon Dieu.

REPRISE.

LE BOURGEOIS.

Vous êtes bien engraisée, ma mie, depuis l'année dernière.

LA VENDANGE.

Dame! j'augmente, voilà!

LE BOURGEOIS.

Vous nous êtes d'autant plus chère!

LA VENDANGE.

Je n'en refuse à personne... (Elle leur donne des coupes.)

LE BOURGEOIS.

Elle m'électrise... Ah! si ma femme me voyait!

LA VENDANGE, lui tendant une coupe et versant.

Buvez... buvez donc; mon brave, à votre santé!

LE BOURGEOIS.

A la vôtre! (Enthousiasmé et buvant.) Le bon vin!

Air : *Et en avant! en avant le rigodon!* (ENFERS DE PARIS.)

LA VENDANGE.

Et en avant, en avant le rigodon!

Dondon!

Et en avant! etc.

Je suis la vendange!

Pour vous consoler des fléaux;

Il fallait bien que j'arrivasse :

Les toits englués sous les eaux,

Par des treilles je les remplace!

La tristesse amère

De vos fronts a fui,

L'arc-en-ciel a lui...

Adieu la misère!

Et en avant, etc.

(Danse des vendangeuses.)

PARIS-CRINOLINE, au bourgeois, après un verre de romandé.

Vous le voyez! l'année n'a pas été mauvaise.

LA FÉE ÉPINGLE.

Et ce n'est pas tout! regarde, regarde encore, et tu rendras justice à l'année 1857!

DEUXIÈME TABLEAU

Le décor change. — Le nouveau Louvre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES MÊMES PERSONNAGES.

LE BOURGEOIS, stupéfait.

Où suis-je donc?

PARIS-CRINOLINE.

Place du Louvre.

LA FÉE ÉPINGLE.

Le Louvre nouveau! regarde!

Air de *Carlén*.

Dans ce Panthéon merveilleux,
L'esprit a gagné des batailles,
Ces vastes murs, pour nos aïeux,
Sont leurs plus belles funérailles.
Les arts agitent leur flambeau;
Quels poètes! quelles victoires!
Ce palais n'était qu'un tombeau... } etc.
Il est le soleil de nos gloires!

SCÈNE II.

LES MÊMES.

LA FÉE ÉPINGLE.

Et parmi les belles choses de 1857, il y en a une que tu seras forcé d'admirer : l'exposition de peinture!

LE BOURGEOIS.

Ah! ah!... l'exposition... Est-ce que je vais voir tous ses chefs-d'œuvre?

LA FÉE ÉPINGLE.

Tu en verras un seul qui les vaut tous... *le Duel de Pierrot*, par Gérôme!

LE BOURGEOIS.

Un duel de pierrots! ça doit être gai! (Le fond du théâtre s'ouvre, on voit dans un grand cadre le tableau du duel de Pierrot, représenté par des personnages vivants.)

PARIS-CRINOLINE.

Air du *Domino noir*.

Gloire à l'auteur!

Vrai créateur,

Comme il touche le cœur!

Et quel enseignement

Grave et puissant!

Ces deux amis

Se sont promis

D'être toujours unis...

Un soir de carnaval

Ils vont au bal!

Tous deux, riant comme des fous,

Tous deux, à ce gai rendez-vous,

Au signal du plaisir exacts autant que nous!

L'un en Osage est barbouillé,

Et l'autre en Pierrot habillé.

Soudain entre eux,

Sujet de guerre imprévu, désastreux,

Une pierrette, v'là,

Passé par là.

Bientôt, tous deux

D'un seul coup en tombent amoureux.

Eh quoi! tous deux, vraiment?

Mais c'est charmant!

— C'est Amanda...

— Non, c'est Clara...

— C'est Fanny... non, car c'est Ida.

Ce que je sais, c'est que c'était un nom en a.

Elle habitait, sous ce nom-là,

Numéro vingt, quartier Bréda!

— Pour ce galop,

Je vous invite alors lui dit Pierrot.

— Je te le défends, moi!

— Monsieur, pourquoi?

D'un bond, Pierrot

Sans dire un mot

Le saisit au collet, et lui donne à propos :

Un bon soufflet.

L'Osage a reçu son paquet.

En vérité? c'est bientôt fait.

— Pierrot, va près d'ici nous chercher un fleurist!

On trouve toujours des témoins,

Lesquels se battent plus ou moins.

Alors au bois,

En tapinois,

Ils se rendent tous trois,

Tous soufflant dans leurs doigts,

Et les pieds froids.

Le fer reluit

Et dans le bois, voyez! nul autre bruit

Que celui de l'oiseau

Qui rase l'eau.

Quoi! nulle voix pour leur crier :

Cessez ce duel meurtrier!

Entre leurs mains, ô ciel! déjà brille l'acier!

Puis, bientôt, se sentant blesser,

Pierrot comprend qu'il doit cesser.

Il tombe, hélas!

Et dans quels bras!

Auteurs de son trépas,

L'Osage et l'Arlequin

Partent soudain.

Ce dénoûment

Triste et sanglant,

Navrant le cœur, pourtant

Offre un enseignement

Vraiment puissant :

C'est qu'un pierrot plus ou moins gris,

Dans un bal, s'il est compromis,

Doit éviter toujours l'Osage mal appris.

Oui, l'on en conviendra, voilà

La morale de tout cela!

Gloire à l'auteur!

Vrai créateur,

Qui sait, par son art enchanteur,

Charmer les yeux, toucher le cœur!

LE BOURGEOIS.

Madame la Fée, si vous avez beaucoup de tableaux de cette

force, bravo, bravissimo!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CASTAGNOL, UN COCHER, avec un cadran au bas du dos.

LE COCHER.

Quand je vous dis, paysan, que vous me devez six heures...
Je vous ai pris au chemin de fer, voyez mon cadran.

CASTAGNOL.

Plus souvent!

LE COCHER, tirant une feuille.

Voici le dernier tarif.

CASTAGNOL.

Il me prend envie de le rosser.

LE COCHER, tendant la main.

J'attends!

CASTAGNOL.

Ne m'échauffe pas les oreilles!... (A part.) Ce cocher est sans
foi... c'est-à-dire si, il en a un de fouc... (Lui donnant de l'argent.)
Tenez, brave homme, voilà.

LE COCHER, se récriant.

Il me faut le double.

CASTAGNOL.

De quoi, le double? en voilà un à qui je vais passer la jambe!..

LA FÉE ÉPINGLE.

Garde-t'en bien!

CASTAGNOL.

Pourquoi?...

LA FÉE ÉPINGLE.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Pour toi quelle fâcheuse affaire,
Tu vas rester calme, j'espère,
Plus de controverses, depuis
Qu'au cocher un cadran est mis.
Il ne faut jamais de colère,
Car si le bourgeois s'exaspère,
Au cocher qu'il sent dans son tort
Il peut casser le grand ressort. (bis.)

CASTAGNOL.

J'entends... le verre de sa montre! (Au cocher.) Va-t'en au
diable!

LE COCHER.

Merci, paysan... (Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins PERDITA.

CASTAGNOL.

Tout de même, c'est cher!... Bast! si je n'avais pas d'autre
sujet de chagrin!

PARIS-CRINOLINE.

Qu'avez-vous donc? qui êtes-vous? d'où venez-vous?

CASTAGNOL.

Je suis Castagnol, vacher du département des Landes... hélas!

PARIS-CRINOLINE.

Vous soupirez, homme des Landes... Auriez-vous perdu
quelque chose en route?..

CASTAGNOL.

Je crois bien!..

PARIS-CRINOLINE.

Ta femme, peut-être?

CASTAGNOL.

Alors, je ne me chagrinerai pas tant, soyez paisible... mais
Souris, mais *Tartarine*!..

PARIS-CRINOLINE.

Quelles sont ces deux demoiselles?

CASTAGNOL.

Mes vaches, sauf votre respect! mes vaches landaises.

Air des *Bœufs* (PIERRE DUPONT).

J'avais deux vach's dans mon étable,
Deux vach'... qu'exprès on venait voir,
Leur poil roux était admirable,
Seul je les m'nais à l'abreuvoir...
Tout's deux m'étaient-ell' attachées
Avec leur corde comm' des agneaux!
Depuis hier j'les ai cherchées
Vainement par monts et par vaux!
Oh! quelle découverte!
Moi, survivre à leur perte!

(Part.) J'aime bien mes parents, ma tante Larfailloux, mon oncle
Cloninot le garde champêtre... eh bien!... (Chanté.)

S'il me fallait choisir!

Eh bien! j'aimerais mieux...

Les voir mourir

Qu' d' voir mourir mes... vaches!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LES JOURNAUX.

LE FIGARO.

Mets tes vaches dans les journaux; on te les rendra, tiens,
vois!

LES JOURNAUX, Pentourant.

Air : *Tin, tin, tin* (ENFERS DE PARIS).

Tin, tin, tin, tin!
Si tu t'abonnes,
Tin, tin, tin, tin!
Soir et matin,
Tin, tin, tin, tin!
Dans nos colonnes
Tu s'tras demain,
Tin, tin,
Tin, tin.

CASTAGNOL, assailli par les journaux.

O ciel, auquel entendre?..

PARIS-CRINOLINE.

Ils te proposent des annonces, il te faut mettre la main à la
poche... (A part.) Je le soupçonne d'avoir le sac... ec Landais.

CASTAGNOL.

Vous ne me trompez pas! Je les retrouverais! *Souris* et *Tar-*
tarine! je m'abonne! (Il prend plusieurs journaux.)

PARIS-CRINOLINE.

Je m'empare de toi! je ne te quitte plus, et je te mènerai par-
tout pour les trouver!..

LA FÉE ÉPINGLE.

Moi, je te protège!

LE BOURGEOIS.

Et moi, paysan, je vous souhaite bonne chance! Pour ma pre-
mière journée, je puis en rester sur la bonne bouche: la ven-
dange, le Louvre, et le tableau de Gêrôme... (Trois heures sonnent.)
Trois heures! je suis invité au dîner du *Figaro*, dîner inouï,
fabuleux... il s'agit d'améliorer...

CASTAGNOL.

Les bêtes à cornes?

LE BOURGEOIS.

Non, l'esprit français!.... on n'a pas encore eu cette idée-là
au Marais où je demeure.

LA FÉE ÉPINGLE.

En quelle qualité t'invite-t-on?

LE BOURGEOIS.

Pardine, lisez ma carte... savez-vous lire, Landais? je suis
invité comme *bourgeois de Paris*... si je manquais au dîner du
Figaro, bigre! il m'abîmerait demain.... je cours m'habiller;
bonsoir...

LA FÉE ÉPINGLE.

Bon appétit!

PARIS-CRINOLINE.

A mon tour, je vous invite à me suivre au Pré-Catelan!

CASTAGNOL.

Au Pré-Catelan?... Est-ce qu'il y a pour moi des chances d'y
trouver mes vaches?

PARIS-CRINOLINE.

Tu es sûr, du moins, d'y trouver des biches!

CHŒUR FINAL.

Partons, partons pour ce joli voyage,
A Catelan le plaisir nous attend...
Quelle gâté? Nous avons en partage:
Esprit, amour, et de l'argent comptant!

CASTAGNOL, à Paris.

Qui que tu sois, cher Paris tu m'attaches,
Tu dois compter au rang de mes amis!
Toi seul, tu peux me retrouver mes vaches,
Mais tiendras-tu ce que tu m'as promis!
Partons! partons!

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur du Pré-Catelan. — Jardins,
cascades, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASTAGNOL, PARIS-CRINOLINE.

CASTAGNOL, entrant.

Ah! c'est ici ce que vous appelez le Pré...

PARIS-CRINOLINE.

Le Pré-Catelan, qui sera aujourd'hui plus curieux que jamais,
car tous les grands succès des théâtres de Paris s'y sont donné
rendez-vous pour une représentation à bénéfice.

CASTAGNOL.

Au bénéfice de qui?

PARIS-CRINOLINE.
D'un imbécile qui a perdu ses vaches.
CASTAGNOL.
Un autre moi-même! oh! hasard, bizarre hasard!
PARIS-CRINOLINE.
Et tiens! quand on parle des théâtres on en voit les queues?
CASTAGNOL.
Ils ont donc des queues?
PARIS-CRINOLINE.
Quelquefois, mais pas aussi longues qu'ils le voudraient.

Air des *Saisons vivantes* (VAUDEVILLE).
Ça, devant nous qu'on se présente!
L'on vante
Vos succès qu'on a vu fleurir;
Ma justice est indépendante, (bis.)
Parlez, ma lice va s'ouvrir!
C'est moi qui juge et qui couronne;
Je donne
La prix à qui l'a mérité,
Sans faire injustice à personne,
Car ma voix c'est la vérité!
Ça! devant nous, etc.

Venez, théâtres, la lice s'ouvre! et, d'abord, à tout seigneur tout honneur: place à l'Opéra, et à son cheval de broqze!

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'OPÉRA.

L'OPÉRA, en chinois à cheval.

Air:
C'est un honneur sans égal,
Pour un Chinois ou bonze,
D'venir sur un animal,
Un bien surprenant cheval...
De broqze! (ter.)

CASTAGNOL.
Le fait est que voilà un opéra bien monté!

L'OPÉRA.
Mes vers sont charmants.

PARIS-CRINOLINE.
Des vers chinois!

CASTAGNOL.
Des verres de couleur!

L'OPÉRA.
Écoutez plutôt! (il monte sur son cheval. — Musique et air de récitatif.)

« A moi Sapin-Boulo! chanteurs de ce poème,
« Vous dont les voix de bois chantent en mi bémol,
« Venez me seconder en ce moment suprême,
« Car de la terre enfin je vais toucher le sol! »

CASTAGNOL.
Qui diable peut-il être, ce petit magot-là?
PARIS-CRINOLINE.

CASTAGNOL.
D'où peut-il venir?
De chez la mère Moreau, peut-être.

L'OPÉRA, continuant son récit.
« Mais vous vous demandez, je le vois, qui je suis?
J vais le chanter... et je puis! »

Air du *Docteur Jeambard*.

PREMIER COUPLET.
Voici le tout petit dieu Fo,
Fo! fo! fo! fo! fo! fo! fo! fo!
Du ciel chinois porte-fallo!
Fo! fo! fo! fo! fo! fo! fo! fo!
Lequel ne fait pas un vers faux,
Zim badamoun, badaboum, badaboum!
Ses décors, ses airs sont nouveaux,
Ah! ah! ah! ah!

DEUXIÈME COUPLET.
Je suis le fils d'un mandarin,
Rin! rin! rin! rin! rin! rin! rin!
Si j'ai l'air d'un petit serin,
Rin! rin! rin! rin! rin! rin! rin!
Messieurs, je n'ai pas que cet air,
Zim, badaboum, badaboum, badaboum!
Car je possède ceux d'Auber!
Ah! ah! ah! ah!

CASTAGNOL.
Voilà de drôles de vers! et le drôle de petit Chinois! je voudrais bien l'embrasser! (il s'approche, le Chinois part sur son cheval qui lance de l'artifice.) C'est un cheval d'opéra... il a des feux!

SCÈNE III.

LE THÉÂTRE LYRIQUE, LA REINE TOPAZE, MARGOT, OBERON. Ils arrivent précédés d'un charivari affreux.

CASTAGNOL.
Oh! la! la! quel affreux tapage!
PARIS-CRINOLINE.
C'est le Théâtre-Lyrique.

Air de *Jonas*.

CHŒUR.

TOUS.
Ah! c'est horrible! ah! c'est charivanique!
Mais dans ces lieux quels concerts discordants!
Eh quoi! c'est là le Théâtre-Lyrique.
Ce sont des chats.

CASTAGNOL.
Mais des chats miaulants!

REPRISE.

OBERON.

Miaulant tant que vous voudrez, mais nous attirons le monde...

PARIS-CRINOLINE.
Vous le renvoyez sourd...

LA REINE TOPAZE, s'avançant.
Moi, je l'ensorcèle!

PARIS-CRINOLINE.
Oh! la Reine Topaze!

CASTAGNOL.
Je vous salue, Majesté.

LA REINE TOPAZE.
(Chant de l'abeille, composé des deux couplets de La Reine Topaze.)

CASTAGNOL.
Et vous, ma belle enfant, qui êtes-vous donc?

MARGOT.
Je suis Margot.

CASTAGNOL.
Margot la pie?

MARGOT.
Non, Margot, du Théâtre-Lyrique.

PARIS-CRINOLINE.
Toujours du même.

MARGOT, avec feu.
Je suis une jeune fille innocente et calomniée, un cœur imprenable, une citadelle de vertu! trouvez-en donc beaucoup comme moi, surtout dans un temps où l'on avait pas encore inventé la crinoline!

Air de *la Moutarde*.

On n'avait qu'un bien court jupon,
La mipe lutine,
Item un œil assez fripon,
La mouche assassine;
On portait un léger carton,
Chez quelque marquis de haut ton.
Avec ça, ma fine,
On d'mande le cordon!
Air: *A ma Margot* (de Désaugiers).
Mais à Margot,
Du bas en haut,
Vous n'trouveriez pas un défaut! (bis.)
J'vas chez un seigneur qui m'attire,
Je s'auve mon honneur très-entier,
J'en sors le matin; qui peut dire
Du mal de moi? si c' n'est l' portier!...
Bast!... à Margot.

CASTAGNOL.
Savez-vous, ma mis, qu'on a fait des cancaus sur votre compte?

MARGOT.
C'est vrai, on a dit de moi beaucoup de mal... Après ça, je ne défends pas la pièce!

Même air.

Certe à Margot, du bas en haut,
On peut trouver plus d'un défaut! (bis.)
L'intrigue est maigre, et la musique
N'est pas très-neuve, à ce qu'on dit;
Mais ma voix brave la critique,
Margot chante, et l'on applaudit.
Car dans Margot du bas en haut,
L'actrice n'a pas un défaut;
Qui dans Margot du bas en haut,
La riantaise est sans défaut.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE MILLER, un perroquet gris sur son doigt.

LOUISE MILLER.

Air du *Clair de la lune*.

Quoi ! l'on me délaisse,
Moi, Louise Miller !
Quoi ! dans ma détresse,
Pas même Schiller !
Ah ! quel sort funeste,
Drame infortuné !
Un oiseau me reste...

CASTAGNOL, au perroquet.
As-tu déjeuné ?

PARIS-CRINOLINE.

C'est le perroquet gris, je le reconnais ; as-tu déjeuné, Jacquot ? Il paraît que la cage de l'Odéon ne lui va pas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN TITI.

LE TITI.

Qu'est-ce qui parle de l'Odéon ?.. Je sors d'en prendre.

CASTAGNOL.

Quel est ce jeune homme ?

LE TITI, les mains dans sa blouse.

J'arrive de mon quartier.

CASTAGNOL.

Où demeurez-vous ?

LE TITI.

Vous êtes bien curieux.

CASTAGNOL.

Enfin ?

LE TITI.

Mon père, un vieux claqueur de l'Odéon, s'était endormi le soir de la première représentation du *Rocher de Sisyphé* ; il s'y réveilla sans bottes, les rats les lui avaient mangées...

CASTAGNOL.

Pas possible !

LE TITI.

Il avait le sommeil dur... sans un pompier bienveillant qui le tira par la manche, il ronflerait encore à l'heure qu'il est. L'autre jour, il m'a graissé le gousset, il s'est fendu, il m'a dit : Va voir *Tartufe* ! Tartufe, ou l'imposteur, ai-je repris, bon ! connu ! C'est une pièce de Molière !

PARIS-CRINOLINE.

Il a fait ses classes.

CASTAGNOL.

Molière ! je connais pas.

LE TITI.

Donc, je me la colle... je quitte la Closerie des Lilas et le père Bullier pour m'en aller voir *Tartufe* ! Ah ! mes pauvres amis, plaignez-moi !

Air : *Les Anguilles*.

De cette pièce si hardie,
Hélas ! le malheur fut complet ;
On en donna la parodie,
Enfin, Molière fut refait !
J'ai vu qu'on l'arrangeait en somme
Afin que l' public le comprit,
Et je me suis dit : le pauvre homme !
Les directeurs ont trop d'esprit. (bis.)

Enfin, on a remis Molière à neuf ; aussi ont-ils des imitateurs dans la banlieue... lisez cette affiche. (Il déplaie l'affiche.)

CASTAGNOL.

Par extraordinaire, représentation au bénéfice d'un souffleur retiré.

Orgon... M. Hyacinthe, du Palais-Royal (†).
Valère.. M. Kelm, des Folies-Nouvelles.
Cléante.. M. Francisque jeune, de la Galté.
Damis... M. Lesueur, du Gymnase.
Elmire.. M. Pelletier, des Funamb. et des Délasse-Com.
Dorine... M. Grassot, du Palais-Royal.
Marianne M. Lebel, du Cirque.
Filipote.. M. Laurent, de l'Ambigu-Comique.
Tartufe.. M. Fechter.

L'ESPÉRANCE DE LA BELLE GABRIELLE, entrant en scène.

Présent ! (Scène d'imitation.) « Eh bien ! vous saurez tout, puisque vous m'y forcez : si je suis parti brusquement, étrangement, comme vous dites, c'est que je vous avais vue allant au Louvre après la prise de la porte Neuve ; oui, je suis parti malheureux,

(†) Imitation de chaque acteur nommé dans l'affiche. Ces imitations doivent être très-courtes et en une seule phrase.

et plus malheureux encore que je suis revenu. J'ai fini, mon cœur est vide... encore une heure, et peut-être j'y sentirais le désespoir ; ne vous irritez pas, plaignez-moi, faites-moi la grâce de me laisser ensevelir ma folie dans un coin du monde où vous n'entendrez pas si je soupire, où vous ne sentirez pas si je vous aime ! »

LE TITI.

Et Tartufe ?

ESPÉRANCE.

Nous n'avons encore refait que la mise en scène ; quand nous aurons refait tous les vers, je viendrai vous les dire... (Déclamant.)

« Laurent, serrez mes bottes... et mon verre de vin ! »

LE TITI.

Une nouvelle mise en scène de Tartufe à propos de bottes : chaque acteur, c'est sûr, voudra corriger Molière !...

PARIS-CRINOLINE.

Qu'ils suivent plutôt mon conseil !

Air du *Charlatanisme*.

Croyez-nous, régisseurs savants,
Du maître respectez l'empire :
Il n'a pas besoin d'ornements
Pour entraîner ou pour instruire.
Heureusement d'Émile Augier
L'Odéon tiendra la promesse ;
Par le succès il doit briller,
C'est la jeunesse du quartier,
Et le quartier de la jeunesse ! (bis.)

LE TITI.

Le quartier de la jeunesse, voulez-vous le connaître ? Paraissez, Closerie des lilas !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA CLOSERIE DES LILAS.

LA CLOSERIE, chantant.

Air de *Daphnis et Clod*.

C'est un vrai séjour,
Rempli d'amour,
Belles
Peu cruelles,
Que mon beau jardin !
Je suis le lutin
Du quartier latin.
Joyeux réveil !
Fleurs et soleil,
Adieu l'école, adieu les thèses ;
L'étudiant,
Mon gai client,
S'y promène au beau temps des fraises.
Oui, j'ai des chansons
Que les pinsons
Répètent,
Caquetent,
J'ai de gais docteurs,
De gais danseurs,
Peu de professeurs !
On valse, on rit,
J'ai de l'esprit,
Parfois même des journalistes,
Près d'un vin clair,
Chantent Murger,

Le roi charmant des chansons tristes.

Un jour ce verger

Vit Béranger...

Son ombre,

Bien sombre,

Aux yeux le cachait ;

Seul, il méditait,

Ou bien regrettait.

Son nom soudain,

Par le jardin,

Daps toutes les bouches circule ;

De bons enfants,

Vifs, triomphants,

L'enlèvent sur leurs bras d'hercule.

Amis, c'est bien lui,

Et vite ici,

Guirlandes,

Offrandes,

Bouquets et Lilas.

Ah ! jamais nos bras,

Pour lui sont-ils las ?

Vieillard heureux

Ah ! dans tes yeux

Je vis alors rouler des larmes ;

Tu dégayais,
Tu souriais,
Ah! quel triomphe eût plus de charmes?
Hélas! tu n'es plus!
Tes vers si lus,
Lisette,
O poète!
Nous les relira.
On les chantera,
Tant qu'on aimera!
C'est un vrai séjour,
Rempli d'amour, etc.

SCÈNE VIII.

LE MÊME, LE GYMNASE.

CASTAGNOL.
Tiens, tiens! qu'est-ce que c'est que cette jolie petite dame?
LE GYMNASE.
Je suis le théâtre du Gymnase... Est-ce que vous ne le devinez pas?

CASTAGNOL.
Si... si... j'aperçois un petit bout d'oreille rose qui m'aiderait à vous reconnaître; eh! dites-moi, Madame, faites-vous de bonnes affaires?

LE GYMNASE.
Dumas père et Dumas fils ont amené chez nous tout Paris.

CASTAGNOL.
Le papa et son fils! voyez-vous ça?

LE GYMNASE.

Air :

Le talent, sublime héritage!
Se transmet du père à l'enfant;
À tous deux la gloire partage
Les lauriers du front triomphant.
Par le génie héréditaire,
Par l'esprit qu'on doit applaudir,
Le fils est digne de son père...
Bon sang ne peut mentir!...

Au revoir, mes amis, à bientôt! Nous avons un fils bien cher à soigner, aussi je vous quitte.

CASTAGNOL.
Quel est ce fils?

LE GYMNASE.
Le fils naturel... un enfant de Dumas fils...

CASTAGNOL.
Acceptez cette rose... chérie.

LE GYMNASE.
Nous ne faisons pas de cet esprit-là au Gymnase, mais comme ce soir je ne suis pas chez moi, j'accepte. Au revoir. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GENTIL-BERNARD.

(L'orchestre exécute la ritournelle de l'air : Dans les Gardes françaises.)

CASTAGNOL.
Qu'est-ce que c'est que ce gamin-là?

PARIS-CRINOLINE.
Un petit officier!

CASTAGNOL.
Un pompier! il a un casque.

PARIS-CRINOLINE.
Eh! non, c'est un dragon; attendez, je le reconnais, c'est Gentil-Bernard, la plus grande comédienne de Paris.

CASTAGNOL.
Une comédienne qui s'appelle Gentil-Bernard? je ne comprends pas.

GENTIL-BERNARD, à Castagnol.

Air : Dans les Gardes françaises...

Ah! combien je suis aise
De vous serrer la main!
Souffrez que je vous baise...

(Il l'embrasse.)

Vous me semblez badin.
Moi j'attends la Tulipe;
Il est là, chez Manon.

(Ouvrant sa bourse à tabac.)

Tenez, voici ma pipe;
Je vous offre un canon.

CASTAGNOL.
Accepté. (A part.) Il m'a embrassé! est-ce un dragon ou une dragonne? elle est gentille ce petit bonhomme.

GENTIL-BERNARD.

Air de la Sentinelle.

De Richelieu le myrthe est toujours vert.
Elle a chanté Lisette et sa mansarde;
Elle a joué Roger Bontemps, Vert-Vert;
Gentil-Bernard, elle a mis la cocarde.
Son talent seul n'a pu jamais changer,
Qu'elle soit Lauzun, Letorrière,
Ou bien même hier Béranger...
Ah! l'on est fier de se ranger
Simple soldat sous sa hannière!

CASTAGNOL.

Je le reconnais... je l'ai vu aux Variétés dans un de mes voyages à Paris, et, depuis ce temps-là, ce sont les Variétés amusantes.

Air de la Boulangère.

Il était temps que son humeur,
Ragaillardit la scène;
Le public sent battre son cœur,
A sa voix de sirène.
Quand Déjazet parait, voilà!
La recette est certaine,
Oui-da!
La recette est certaine!

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN ENFANT TERRIBLE.

PARIS-CRINOLINE.

Oh! encore les Variétés!

CASTAGNOL.

C'est un enfant.

PARIS-CRINOLINE.

Un enfant terrible.

CASTAGNOL.

Tiens, tiens, cette petite! elle est gentille, comment l'appelles-tu?

TITINE.

Titine.

CASTAGNOL.

Et d'où viens-tu comme ça?

TITINE.

De la pension.

CASTAGNOL.

Et travailles-tu bien à ta pension?

TITINE.

Oh! je t'en réponds, va, que j'y travaille joliment!

Air des Enfants terribles.

La nuit s'achève,
Je me lève.
Vite, je vais me bichonner.
Ma toilette
N'est jamais faite
Avant l'heure du déjeuner.
La cuisine
N'est pas divine :
Des lentilles! des haricots!
Voilà, mère,
Notre ordinaire;
Ajoutez-y quelques pruneaux.
Pourlant, je mange
Et je m'arrange
A ne travailler de nouveau,
Que lorsque m'appelle
Près d'elle
Ma maîtresse de piano.
Je pianote,
Je tapotte.
Cette leçon ne peut lasser.
Et j'y demeure
Jusqu'à l'heure
Où j'attends le maître à danser.
Quand il arrive,
Leste et vif,
Pour étudier tous les pas
Je m'élançe,
Je valse et danse
Des polkas
Et des mazurkas.
Après la danse,
En pénitence,
Je me fais mettre adroitement.
Pour que la maîtresse
M'y laisse
Deux ou trois heures seulement.
Au bonnet d'âne!
On me condamne;

Moi je fais, sans me chagriner,
Des papillottes,
Des cocottes,
Jusques à l'heure du dîner.
La cuisine
N'est pas divine :
Des lentilles, des haricots !
Voilà, mère,
Notre ordinaire ;
Ajoutez-y quelques pruneaux.
La cloche sonne,
Et l'on s'en donne
Pendant une heure presque en bloc ;
On se raconte
Plus d'un conte,
Et les romans de Paul de Kock
Mais à coudre
Il faut se résoudre,
Cet ouvrage est bien ennuyant.
D'un air digne
Je m'y résigne,
Et me console en jacassant.
Moins chagrine,
Alors je dessine,
Et je dessine tout au long
L'histoire antique,
Et sans tunique
Des Hercules, des Apollons.
Après la classe,
Le gymnase,
Où l'on voit, été comme hiver,
Cinquante ballas
Demoselles
La tête en bas, les jamb's en l'air.
Mais la journée
Est terminée,
Et l'on a tant à s'occuper,
Qu'à je m'étonne,
Lorsqu'on sonne,
L'heure où je dois aller souper.
La cuisine
N'est pas divine :
Des lentilles, des haricots !
Voilà, mère,
Notre ordinaire ;
Ajoutez-y quelques pruneaux.
Mais je dévore
Plus encore,
Et je me couche sans avoir
Le temps de lire
Ni d'écrire,
Tout en travaillant jusqu'au soir. } *bis.*

CASTAGNOL.

Voilà une journée bien occupée !

TITINE.

Tu ne sais pas, toi, j'ai un cousin, il est joliment embêtant, va, mon cousin Gustave Lassagne : il a un habit de collégien trop court et des grands gants qui lui viennent jusqu'aux coudes ; il est amoureux de moi, ce grand bêta-là, et les jours de congé il me chante du matin au soir : Si j'étais hirondelle. (imitation de Lassagne, en quatre vers. A Castagnol.) Oh ! mais c'est que tu n'es pas beau du tout, je vais te rendre jolt... tiens ; je vais te mettre de la poudre de riz. Là, maintenant tu ressembles à mon cousin Gustave !... Je m'en vais acheter une crinoline. (Elle sort.)

CASTAGNOL.

C'est plutôt un cerceau qu'il lui faudrait !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JACK SCHEPPARD. Nuit sur la scène.

TOUS.
Diable, le brouillard !

JACK.
Et son premier chevalier !

PARIS-CRINOLINE.
Jack Scheppard !

CASTAGNOL.
Chippard, vous voulez dire ?...

JACK.

Air des Saisons.

Le métier de voleur,
Fort bon métier d'honneur
J'en sais peu de meilleurs,
Au théâtre aussi bien qu'ailleurs.

Pourquoi m'avoir fait naître en Angleterre ?
Ah ! les auteurs n'avaient-ils point Paris ?
A ses larrons ils eussent fait la guerre,
Leur drame alors aurait doublé de prix.

On eût vu des fumeurs,
On eût vu des faiseurs,
Des banquiers amateurs,
Avec pas mal de carottes.
On aurait vu des bureaux, des agences,
N'ayant encore que de maigres commis ;
On aurait vu des comptoirs d'assurances,
Comptant le quart de ce qu'ils ont promis.

Estaminets dorés,
Restaurants décorés,
Vatel's du boulevard,
Vous volez plus que Jack Schéppard !
Dans ce pays que de tables perfides !
Que de patés, que de perdreaux menteurs !
Que de homards aux sauces homicides !
Que de dîners aux menus imposteurs !

Ces magasins si beaux,
Ces bazars si nouveaux,
Ces prospectus fameux,
Disant ce qu'ont dit avant eux,
Négociants cultivant la faillite,
Fabricateurs d'eau de Seltz, de Vichy,
Sociétés mises en commandite,
Dont les patrons seroient mis à Gieny ;

Voleurs de tout état,
Bravant tous les contrats,
Elibustiers aguerris,
Vous qui vous partagez Paris ;
Pour bien mener à fin chaque entreprise,
Pour naviguer, pour sombrer avec art,
Vous n'avez pas besoin de la Tamise,
Vous êtes tous chevaliers du brouillard !

REPRISE.

Le métier de voleur, etc.

PARIS-CRINOLINE, lui tirant l'oreille
Il n'en est pas moins vrai que vous êtes un fier vaurien !

JACK SCHEPPARD.

C'est le sang de mon père.

PARIS-CRINOLINE.

Vous avez du bon, pourtant ?

JACK SCHEPPARD.

C'est le cœur de ma mère.

PARIS-CRINOLINE.

Succès de deux cents représentations. (Montrant Jack.) Grâce à l'actrice, c'est vrai.

Air : Je logs au quatrième étage.

Dédaignant de plaire, une femme
A pris ce rôle de voleur.
C'est elle l'étoile du drame,
Il reçoit d'elle sa couleur :
Elle est plus forte que l'autour !
JACK.

Bon ! ils sont deux...

PARIS-CRINOLINE.

Je le confesse,
Deux Français, flanqué d'un Anglais ;
Ces trois Messieurs ont fait la pièce,
L'actrice en a fait le succès.

(Tou-tou, en sourdine, sur l'air de l'Homme sans tête.)

JACK SCHEPPARD, va se sauter après avoir écaimoté le foulard de Castagnol.

Castagnol en le reconduisant s'arrête avec effroi.

Ah ! mon Dieu ! un homme sans tête, en voilà un qui peut se passer de chapeau.

CHŒUR.

Voici l'homme sans tête,
Il vient vers nous, vers nous, les démons !
Hourra, faisons lui fête,
Hourra, hourra : chantons et dansons !
CASTAGNOL.

Mais qui nous le ramène ?

LE CHŒUR.

C'est Lucifer !

CASTAGNOL.

D' la barrière du Maine ?

Ou d'Enfer ?

REPRISE DU CHŒUR.

PARIS-CRINOLINE.

« Et sa tête à la main demandant sa recette... Qu'on ne lui donne jamais.

JACK SCHEPPARD, lui faisant l'aumône.
Tiens ! je suis bon prince, voilà un sou.

CASTAGNOL.
 Vous! la charité?
JACK SCHEPPARD.
 C'est le cœur de ma mère...
CASTAGNOL.
 Mais qui diable m'a volé mon foulard?
PARIS-CRINOLINE, indiquant Jack Scheppard.
 Lui.
JACK SCHEPPARD.
 C'est le sang de mon père.
CASTAGNOL.
 Oh! le petit bandit! (Une ébelle tombe des frises; Scheppard y grimpe.)

CASTAGNOL.
 Air de l'*Écuille de bois.*
 Pour me fuir, il va se laisser choir!
PARIS-CRINOLINE.
 Je n'en suis pas en peine.
CASTAGNOL, à Jack.
 Rendez-moi, rendez-moi mon mouchoir,
 Ça m' dépare ma douzaine.
PARIS-CRINOLINE.
 Par l'échelle, en se sauvant ainsi,
 Il savait la pièce nouvelle;
CASTAGNOL.
 Ah! l'on peut dire : qu'après lui,
 Il faut tirer l'échelle!

Plait-il? qu'est-ce que c'est que ces ivrognes-là?
PARIS-CRINOLINE.
 Les Viveurs de Paris qui offrent à boire au Masque de Fer.
CHŒUR DE VIVEURS.

Air : *A la fraîche, qui veut boire?*
 A la fraîche, il vous faut boire,
 Monsieur le Masque de Fer;
 Vous devez, d'après l'histoire,
 Avoir une soif d'enfer!
CASTAGNOL.
 Doit-il rager sous ce masque?
 J'en conviens, c'est vilain!
 De lui faire mettre un casque,
 Autre que celui de Mangin!
 (Ils l'entraînent.)
REPRISE.

SCÈNE XI. LES MÊMES, LES VIVEURS, LE MASQUE DE FER.

CASTAGNOL.
 Quoi! c'est là le théâtre en 1857?
PARIS-CRINOLINE.
 Ça manque de gaieté.
CASTAGNOL.
 A propos de gaieté... j'y suis allé à la Galté, dans un de mes voyages à Paris, j'y ai vu une drôle de pièce, le *Fou...* le *Fou...*

PARIS-CRINOLINE.
 Par amour?
CASTAGNOL.
 Non, le *Fou par absinthe!*
PARIS-CRINOLINE.
 Ah bah!
CASTAGNOL.
 Oui, Monsieur, l'absinthe est la cause de tous les malheurs de l'espèce humaine; demandez plutôt à.... je ne me rappelle pas le nom de celui qui joue le rôle de *Fou par absinthe.*

PARIS-CRINOLINE.
 Oh! oh! farceur, vous allez me faire l'imitation de Monsieur...
CASTAGNOL.
 Du tout, l'imitation de ce grand comédien-là? je suis trop enrhumé; j'aurais pu vous la *faire hier*, mais aujourd'hui, pas possible. Je vais vous conter ça à ma manière; vous allez voir comme nous comprenons le mélodrame dans le département des Landes. C'est quand il est au café, car il est dans un café cet homme. (S'agit.) « Parce que vous me voyez venir ici chaque matin l'œil cave, le visage vert, le front chargé de nuages, vous vous dites : Il a mauvaise mine, il a pleuré cette nuit. Mais ce teint verdâtre, c'est l'ivresse de l'absinthe, ces larmes, c'est de l'absinthe; lorsque ma voix chante le *Sire de Framboisy, les P'tits Agneaux*, des mélodies étranges, trop connues, vous croyez que mon esprit s'éveille, c'est l'esprit de l'absinthe, c'est la folie, c'est la tocade, c'est le pavillonnage de l'absinthe! Je ne peux aimer personne, je n'ai plus de douces paroles sur les lèvres, je n'ai plus de larmes!.. plus rien!.. plus de cœur! plus d'atout! Je n'ai plus que cette phrase amère à la bouche : Garçon, un verre d'absinthe au pavillon... de l'absinthe... de l'absinthe!.. de l'abs!.. de l'abs!.. »

PARIS-CRINOLINE.
 Enfin, on s'amuse.
CASTAGNOL.
 On rit beaucoup aux entrées du joueur d'orgue... voilà tout.
 Ah! j'ai regretté une autre tournée.
PARIS-CRINOLINE.
 Une tournée d'absinthe?
CASTAGNOL.
 Non, non, une autre tournée que j'avais faite à Paris, il y a deux ans; j'avais vu dans ce temps-là aux boulevards au acteur qui damait le pion à tous les autres; il jouait *Paillasse*... C'était un malin... c'était le maître, celui-là!

PARIS-CRINOLINE.
 Paillasse, le voilà! (Scène de paillasse au ehohé de l'acteur. Après la scène il sort avec Castagnol. — Deux petits écuysers à cheval portant des bannières sur lesquelles est écrit : Vaches landaises.)

PARIS-CRINOLINE.
 Quels sont ces moutards?
LA FÉE-ÉPINGLE, enfant.
 Deux écuysers en herbe de l'Hippodrome; ils viennent annoncer la représentation des *Vaches landaises.*
CASTAGNOL.
 Comment! les vaches landaises? Ah! mon Dieu! je les reconnais : *Souris! Tartarine!* on me les avait volées, je les retrouve; elles ne me quitteront plus. Merci! merci! mon Dieu! merci! (Les vaches s'enlèvent.) Qu'est-ce que c'est que ces vaches-là; mon Dieu?

LA FÉE ÉPINGLE, paraissant.
 Bandruche, crinoline, mensonge, comme tout le reste, mais l'an prochain tout sera vérité. Les années se suivent et ne se ressemblent pas!

CASTAGNOL.
 Oh! merci, mon Dieu, merci! Madame la Fée! ah! puissiez-vous dire vrai!

RONDE DES P'TITS AGNEAUX.

VAUDEVILLE FINAL.
PARIS-CRINOLINE.
 Ohé! les p'tits agneaux!
 V'nez à nos spectacles!
 Assiéger nos bureaux,
 Nous l'rions des miracles.
 L' jour de l'an commencé
 Nous promet des choses sans pareilles.
 Dieu! que de merveilles!
 Au diable l'an passé!
 I.
 Appas qu'exagéraient
 Corsets, nouveaux modèles,
 Charmes que promettaient
 Toutes jupes nouvelles,
 Embonpoint charmant,
 Auquel on ne devait pas croire;
 Ça sera d' l'histoire,
 A partir de ce nouvel an!
 Ohé! les p'tits agneaux, etc.

JACK SCHEPPARD.
 II.
 Plus de vin frelaté,
 Faux champagne et piquette,
 Attaquant la santé
 Du buveur en gognette.
 Vive la gaité!
 Au cabaret cassons les vitres,
 Jusqu'au fond des litres
 Nous trouverons la vérité.
 Ohé! les p'tits agneaux! etc.

LA CARTE DU RESTAURANT.
 III.
 Dans tous les restaurants,
 On fera bon' chère;
 Plus de mets éccœurants,
 Plus de cuisine amère!
 Trop heureux d'ineurs,
 Voici pour vous des jours de fête;
 Bombance complète,
 Et sur la carte plus d'erreurs!
 Ohé! le p'tits agneaux! etc.

LE TITL.
 IV.
 Grâce au nouveau tarif,
 Régiant les p'tit's voitures,
 Aucun cocher rétif
 Ne nous dira d'injures;

Même on en verra,
Ne travaillant que pour la gloire,
Refuser l' pourboire
Que le bourgeois leur offrira.
Ohé! les p'tits agneaux! etc.

LA FÉE ÉPINGLE.

V.

Un théâtre voisin,
Riche en métamorphoses,
La Porte-Saint-Martin
Fait joliment les choses.
L' directeur, pour son bal,
Aux femmes donne des voitures,
Des robes, des guipures...
Ça ne se voit qu'en carnaval!
Ohé! les p'tits agneaux! etc.

LA REINE TOPAZE.

VI.

Nos théâtres chéris
Nous donneront des drames
Qui f'ront rire les maris
Et sangloter les femmes;
On applaudira,
Sans claqueurs pour faire tapage;
Et, contre l'usage,
Pour son argent on s'amusera!
Ohé! les p'tits agneaux! etc.

TITINE.

VII.

Les papas, les mamans
Auront des enfants sages,
Ni menteurs, ni gourmands,
Doux comme des images!
Et ces chers enfants
Point terribles et peu prodiges,
A qui les corrige
Ne répondront plus : Zut! du flan!
Ohé! les p'tits agneaux! etc.

(Après ce couplet, le fond s'écarte; on voit l'assistance des femmes. Lorsqu'elles sont à une certaine hauteur, les robes crinolines tombent; elles restent vêtues de gaze.)

CASTAGNOL.

VIII.

Adieu tous les ballons!
Adieu la crinoline;
Car les nouveaux jupons,
Mode vraiment divine,
Auront mérité.
Tant ils dessineront chaqu' belle,
Qu' partout on les appelle
Les jupons de sincérité.

REPRISE.

Ohé! les p'tits agneaux! etc.

FIN.